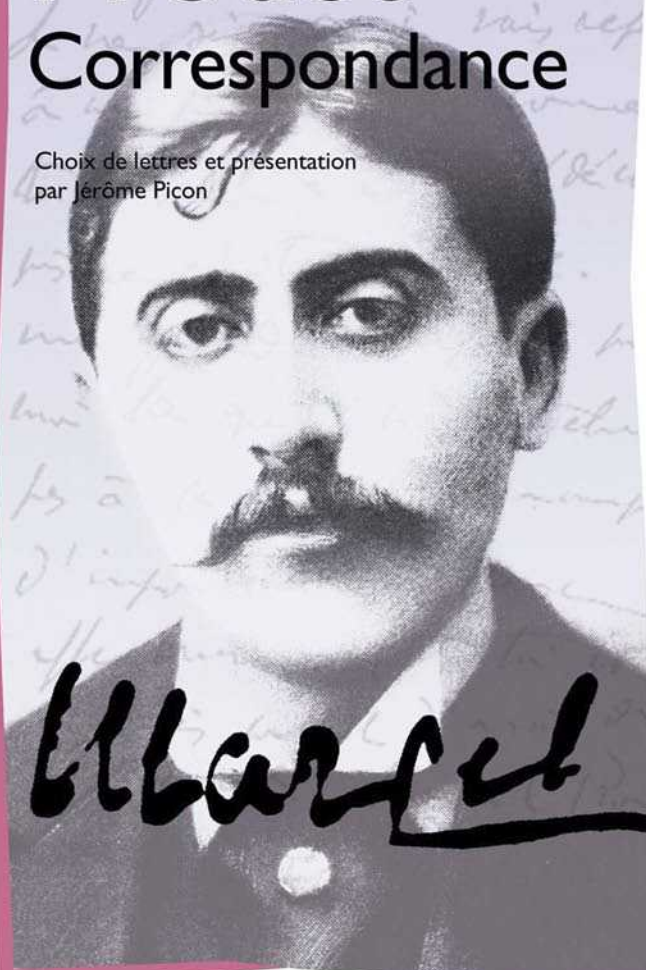


Proust Correspondance

Choix de lettres et présentation
par Jérôme Picon

A black and white portrait of Marcel Proust, a man with a mustache and dark hair, looking slightly to the left. The portrait is set against a background of faint, handwritten cursive text. A large, bold, black handwritten signature, 'Marcel', is superimposed over the lower part of the portrait. The entire image is framed by a thick red border.

Extrait de la publication



PROUST

Correspondance

Marcel Proust fut un correspondant maniaque. Dès l'enfance, puis dans le monde, à l'époque du *Santeuil* et de Ruskin, pendant la genèse du *Contre Sainte-Beuve* et de la *Recherche*, au cœur même de la Grande Guerre, jusqu'à sa mort en 1922, sans trêve, il a écrit : à ses proches, à sa famille, à ses amis, aux défenseurs de ses livres, à ses ennemis et aux indifférents, à toute une foule d'experts de choses d'art et d'amour, de coquetterie et de finance... Les milliers de lettres qu'il a laissées traitent des sujets les plus variés – souvenirs et confidences intimes, impressions de lectures, négociations avec les éditeurs, commentaires de l'actualité politique ; elles contiennent aussi, à l'état d'esquisses, nombre d'épisodes et de motifs qui alimentent la *Recherche*. Cette édition rassemble une centaine de lettres écrites par Proust de l'âge de quinze ans à ses derniers jours ; par la diversité du ton, des formes et des postures qu'il y adopte, elles offrent un éclairage irremplaçable sur celui qui, à l'en croire, était moins écrivain qu'« écrivain ».

Choix de lettres, présentation, notes,
chronologie, bibliographie et index
par Jérôme Picon

editions.flammarion.com



Flammarion

Illustration :

Virginie Berthemet © Flammarion

Portrait de Proust par Henri Martinie,
vers 1910 © Roger Viollet

CORRESPONDANCE

*Du même auteur
dans la même collection*

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Du côté de chez Swann

Un amour de Swann (édition avec dossier)

À l'ombre des jeunes filles en fleurs (2 vol.)

Le Côté de Guermantes (2 vol.)

Sodome et Gomorrhe I et II (2 vol.)

La Prisonnière

Albertine disparue

Le Temps retrouvé

ÉCRITS SUR L'ART

Marcel PROUST

CORRESPONDANCE

*Choix de lettres, présentation, notes,
chronologie, bibliographie et index*

par
Jérôme PICON

GF Flammarion
Extrait de la publication

PRÉSENTATION

CE SECOND VISAGE

On s'écrit beaucoup, dans la *Recherche du temps perdu*. Dès l'ouverture, la supplique du Narrateur enfant à sa mère afin qu'elle monte l'embrasser dans sa chambre, contre l'avis du père qui juge le rite absurde, d'un trait complète l'armure mélancolique et marque le vrai départ du roman, lorsque la durée indéfinie des premières notations à l'imparfait – « j'entendais le sifflement des trains », « je me réveillais », « j'étais dans ma chambre »¹ – rétrécit à celle instantanée du passé simple : « j'eus un mouvement de révolte, je voulus essayer une ruse de condamné. J'écrivis à ma mère² ». Adolescent, c'est une lettre que le Narrateur, se disant amoureux de Gilberte Swann, décide d'adresser au père de celle-ci pour protester de ses sentiments. Et jeune homme, une lettre encore, qu'il trace dans l'espoir d'attirer l'attention du peintre Elstir, un soir, dans le restaurant de Rivebelle. Plus loin, les relations du protagoniste avec Albertine sont jalonnées de messages à écrire, de missives mystérieuses, libératrices ou accablantes, où résonne l'écho

1. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, 4 tomes (I à IV), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1989 (ci-après abrégé en *RTP*), I, 3-7.

Une bibliographie sélective, comprenant la liste des abréviations utilisées dans les notes de ce volume, se trouve p. 357-360.

2. *RTP*, I, 28.

d'autres messages, d'autres missives. Car aux lettres écrites et reçues s'ajoutent celles citées de biais, projetées, attendues ou épiées – lettres de Proudhon, offertes à Saint-Loup par la grand-mère du Narrateur ; lettre de Gilberte au Narrateur, que celui-ci se plaît « à imaginer¹ » jusqu'à la composer lui-même ; lettre d'Odette de Crécy à Forcheville, interceptée et longuement scrutée par Swann... : en tout plusieurs dizaines de billets, de cartes, de télégrammes² dont la découverte, le commentaire ou la simple évocation amorcent un rebondissement, dessinent un tournant de l'action.

Autant de moments du livre où cependant le cours des choses est suspendu. Un monde se referme ; rien n'est plus de tout ce qui aurait pu être tant qu'on gardait « la plume en main³ ». Mais de résolution, aucune : ce qui a été écrit n'est qu'« un destin qui poursui[t] seul sa route⁴ ». L'impatience et l'angoisse du petit garçon devant l'interdit, une fois le message confié à la bonne pour être porté, laissent place en lui à de sereins espoirs où les conséquences de sa désobéissance semblent aussi peu envisagées que les chances d'arriver à ses fins premières, obtenir de sa mère une visite, un baiser : devenu billet lui-même, désormais il se livre au songe d'« entrer invisible et ravi dans la même pièce⁵ » qu'elle. La déclaration à Charles Swann, de son côté, n'arrache à celui-ci qu'un « hauss[ement d']épaules⁶ », tandis qu'Elstir, sitôt lue celle qui lui est destinée, la glisse dans sa poche et « continue [...] à dîner⁷ ». Quant à la lettre

1. *RTP*, I, 402.

2. Nicole Deschamps a relevé plus de trois cents cas de « correspondance enchâssée » dans la *Recherche*, « sans oublier leur commentaire ainsi que des réflexions plus générales sur l'art épistolaire » ; « Lettre », in Annick Bouillaguet et Brian Rogers (collectif, sous la direction de), *Dictionnaire Marcel Proust*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 566.

3. *RTP*, II, 686.

4. *RTP*, II, 686.

5. *RTP*, I, 29-30.

6. *RTP*, I, 482.

7. *RTP*, II, 183.

d'Odette de Crécy à Forcheville, elle permet à Swann, tout occupé à décrypter par transparence le texte sous l'enveloppe, de subordonner aux incertitudes de cette enquête la démonstration de l'infidélité par ailleurs avérée de sa maîtresse. Comme une étape dans la douloureuse expérience qu'elle prépare, du décalage non plus entre l'écriture et la lecture, entre l'adresse et la réception, mais entre les êtres, dans le temps, la lettre installe l'attente, elle autorise le doute.

Distance, rêverie

Simple sursis ? Esquisse d'un ailleurs intact ? Une ambiguïté comparable traverse la correspondance de Marcel Proust où alternent, sous le calcul du moment précis où le destinataire de telle lettre en prendra connaissance, le frisson, pour l'écrivain, de devenir cet « irréel étranger assis malgré vous près de votre lit si vous lisez cette lettre couché¹ », et la certitude qu'il ne lui sera ni utile, ni possible de se faire comprendre, laquelle est souvent développée, non sans bonheur comique, jusqu'à l'absurde – « Je venais te demander si tu voulais venir déjeuner ? interroge Proust, mais je vois que tu ne rentreras pas à temps² » ; « Je voudrais ne pas avoir écrit cette lettre et ne l'enverrai peut-être pas³ » ; « Je ne vous écris ce petit mot que pour vous dire que je vais vous écrire [...] Je vous écrirai demain⁴ » ; « J'ai des choses importantes à vous dire. Malheureusement comme je suis sorti ce soir (c'est même ce qui fait que j'ai des choses importantes à vous dire) je serai demain mercredi (aujourd'hui quand vous recevrez ce mot) en pleine crise et ne pouvant recevoir⁵. » Contradiction d'horaire ou de calendrier, conflit d'aspirations, doute, regret, rien ne

1. *Kolb*, I, 197.

2. *Kolb*, I, 282.

3. *Kolb*, II, 147.

4. *Kolb*, X, 51.

5. *Kolb*, VII, 180.

manque de ce qui peut différer ou compromettre la rencontre, c'est-à-dire l'épreuve, sur le discours, de la réalité. Au point qu'ici se configure un espace neuf, fermé à toute circulation et, suivant la formule de Vincent Kaufmann, proprement « impartageable¹ », dont Proust exploite la physique de fantaisie pour échafauder telles représentations auxquelles il finit par demeurer lui-même étranger : chacun des panoramas qu'il brosse d'une catastrophe imminente, de sa santé ou de ses finances, régulièrement refermé sur l'engagement de ne rien changer à la vie qu'il mène, chaque « plaisir profond » qu'il rapporte, entaché de « perplexités »², chaque soupçon qu'il articule, de trahison ou d'infidélité à sa personne, anéanti par un « je ne crois pas tout cela³ », manifestent un même mépris d'être compris, presque une déclaration d'obscurité, un défi au lecteur de bonne volonté. Destinataire et lecteur à son tour, Proust goûte au demeurant les délices de l'équivoque lorsque, reparcourant une missive de son ami Léon Yeatman, il s'aperçoit combien différemment il l'avait interprétée une première fois, et en vient à conclure : « C'était charmant des deux façons⁴. »

Lire une lettre, c'est ainsi renoncer à savoir la vérité, comme en écrire une, à la dire. La conclusion du Narrateur devant le « peu qu'il y a d'une personne dans une lettre⁵ » rejoint celle de Proust, refusant la pleine paternité de ce qu'il vient de tracer : « [J]e sens que je fausse un peu ma pensée, en la figeant dans une lettre⁶ », prévient celui-ci dans le *post-scriptum* d'un long billet à Robert de Montesquiou. Mais à la souffrance du héros de roman, finalement jamais que soulagée par l'écran de papier, correspond chez l'écrivain un tout autre sentiment, d'impunité et de

1. Vincent Kaufmann, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Minuit, 1990, p. 33.

2. Kolb, VI, 76.

3. Kolb, II, 101.

4. Kolb, I, 319.

5. RTP, IV, 37.

6. Kolb, X, 225 – voir *infra*, p. 171.

hauteur. « Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse », dit le poète¹, et Proust avec lui, qui cite le vers sa vie durant à la manière d'un *leitmotiv* toujours plus paradoxal² : sous l'affiche du retrait comme ailleurs sous les politesses, les révérencieuses mises en garde et une infinie palette d'esquives, Proust prend figure de démiurge accompli, absent de son propre discours.

Éloquence, fiction

Une semblable toute-puissance à redessiner, à figer le monde, n'est certes pas sans danger. Car l'« éloquence », à l'origine des « beautés » de bien des lettres, sert d'abord à « couvrir les défaillances du caractère » : des années après avoir écrit « une lettre injuste à Maman », le souvenir s'en retourne, perçant, contre lui, si bien que Proust aimerait mieux « l'avoir reçue qu'écrite »³. La pente fictionnelle de sa correspondance aide aussi à comprendre l'étonnante maladresse des démarches qu'effectue le romancier en vue de la publication de la *Recherche du temps perdu*, d'abord en 1909 sous la forme d'un feuilleton dans *Le Figaro*, puis trois ans plus tard, lorsqu'il est question d'un, de deux, de trois volumes chez Fasquelle ou aux éditions de la Nouvelle Revue Française – l'ouvrage, à ce moment, s'intitule *Les Intermittences du cœur*. Comptant qu'un premier volume verra le jour dans les deux mois, et désireux de préparer l'événement par quelque annonce et prépublication, Proust fait tenir en novembre 1912 des pages de son livre à Jacques Copeau, jeune directeur de rédaction de la revue *La Nouvelle Revue française*, en lui marquant combien il souhaiterait les y voir paraître.

1. Alfred de Vigny, « La Mort du loup ».

2. Voir par exemple *Kolb*, IV, 32 ; *Kolb*, XI, 213 ; *Kolb*, XIV, 113 ; *Kolb*, XV, 63, 163 ; *Kolb*, XVII, 60, 75, 454 ; *Kolb*, XVIII, 550 ; *Kolb*, XIX, 166 ; *Kolb*, XXI, 276.

3. *Kolb*, X, 231 (décembre 1910 [?]).

Extrait de la publication

« De toutes façons, pose-t-il, c'est de toutes les Revues celle où il me serait le plus agréable d'être lu ; mais ce me sera plus précieux encore, et comme une consolation, si ce livre n'est pas édité chez vous, soit que je ne puisse faire les démarches nécessaires pour reprendre ma liberté vis-à-vis de mon premier éditeur (je suis toujours alité), soit que, même le pouvant, la réponse que doit me donner M. Gallimard soit négative ¹ » : derrière la pénible casuistique de l'échec – car toutes les infortunes possibles sont ici contemplées, jusqu'à celle fondamentale de la santé mauvaise –, le soin d'en donner une vue complète et logique apparaît comme un pur jeu d'écriture. À la veille de Noël, Proust apprend coup sur coup que les éditions de la Nouvelle Revue Française et Fasquelle refusent de publier son livre. N'ont-elles été assez rebutées par les mises en garde qu'il vient lui-même d'élever, assurant tour à tour que son livre « est ce qu'on appelait autrefois un ouvrage *indécent* ² », et qu'il « a déjà un éditeur ³ » ? Dans une lettre à Louis de Robert, Proust tire quelques conclusions, toujours en forme de fantasmagorie : « le point de vue de Fasquelle, parfaitement juste commercialement, n'est même pas bête au point de vue littéraire [...]. Je le crois faux, mais on peut se tromper d'une manière intelligente. Donc [...] je ne songe plus qu'à faire éditer le volume à mes frais. Non seulement je paierais les frais mais malgré cela je voudrais intéresser l'éditeur aux bénéfices s'il y en avait ⁴ ».

Plus heureuse s'avère la manœuvre, au milieu de la guerre de 1914, pour reprendre *Du côté de chez Swann* à l'éditeur qui a finalement accepté de le faire paraître à compte d'auteur, Grasset, et confier les volumes restants de la *Recherche* aux éditions de la Nouvelle Revue Française – Gallimard s'étant entre-temps ravisé.

1. Kolb, XI, 289.

2. Kolb, XI, 255 ; à Eugène Fasquelle.

3. Kolb, XI, 279 ; à Gaston Gallimard.

4. Kolb, XI, 335.

Chargé d'approcher Bernard Grasset, lequel par ces temps de combats se trouve dans la peu avouable position de pensionnaire d'une clinique en Suisse, René Blum compose une lettre en fait inspirée, relue et commentée par Proust : « Tel que c'est, écrit Proust, je l'envoie, parce que le nombre des imperfections ne me paraît pas dépasser celui auquel il faut toujours sagement s'attendre. Je ne devrais même vous en signaler aucune, puisque ce n'est que rétrospectif (car ma lettre, ou plutôt votre lettre sera partie quand celle-ci vous arrivera) ¹. » Et comme s'il ne lui suffisait de poser au faussaire, Proust prétend encore pénétrer l'autre à son insu, flattant Blum d'un « vous avez eu parfois en vous [...] un Marcel Proust intérieur ² » – le décrochement d'avec soi-même est complet.

Aussi la lettre, nouvelle « *cosa mentale* » pour le Narrateur qui en dispose comme d'un « objet de rêverie » ³, pour l'écrivain n'est pas seulement un miroir tendu où se figurer sous la forme de mots, de récits et d'arguments, mais aussi un relais de cette vision, dans l'attente de trouver, par-delà le destinataire déclaré, solliciteur ou confident de passage, son véritable public. C'est là que la parole de l'épistolier, soustraite à l'expertise du sens commun et des heures, touche à ce qu'exige et promet la littérature. Il s'agirait de s'écrire pour être lu par d'autres que ceux auxquels on feint de s'adresser, ce dont une lettre de lendemain de rupture adressée par Proust à son chauffeur et secrétaire – intime ami – Alfred Agostinelli, en mai 1914, nous fournit l'exemple parfait : jamais ouverte par l'infortuné jeune homme, qui devait disparaître avant de la recevoir, elle revint à l'envoyeur et demeura tout à fait le soliloque où celui-ci avait enfermé sa justification – émaillée d'un brutal : « je ne vous explique pas ⁴ » –, puis fut largement

1. Kolb, XV, 225 – voir *infra*, p. 247.

2. Kolb, XV, 224 – voir *infra*, p. 246.

3. RTP, I, 491.

4. Kolb, XIII, 217.

reprise dans *Albertine disparue*, et offerte au regard universel en devenant roman¹.

Temps d'écrire

Alors il n'y a plus lieu de douter, de suspendre, mais d'interdire et de défendre. La lettre, « ce second visage qu'un être montre quand il est absent² », n'offre pas seulement la possibilité d'exister au monde malgré la conspiration des crises d'étouffement, du sommeil décalé et de la maladie, mais le moyen de justifier tout à la fois le régime et le mystère

1. La lettre à Alfred Agostinelli du [30 mai 1914], unique vestige de la correspondance entre Proust et son chauffeur-secrétaire, a été retrouvée et publiée par Philip Kolb en 1966, puis reprise dans la *Correspondance de Marcel Proust* (Kolb, XIII, 217-223). Entre autres comparaisons à faire entre cette lettre et celles échangées par le Narrateur et Albertine dans *Albertine disparue*, voir par exemple : « Je vous remercie beaucoup de votre lettre (une phrase était *ravissante* (crépusculaire etc.) [...]) » (Kolb, XIII, 217), à rapprocher de « croyez que je n'oublierai pas cette promenade deux fois crépusculaire » (RTP, IV, 50-51) ; « Mais ne croyez pas qu'il ait, lui, un intérêt quelconque sur ces ventes » (Kolb, XIII, 217), à rapprocher de « Vous vous laisseriez monter le coup par ces gens qui ne cherchent qu'une chose, c'est à vendre » (RTP, IV, 50) ; « En tous cas si je le [l'avion commandé par Proust pour Alfred Agostinelli] garde (ce que je ne crois pas) comme il restera vraisemblablement à l'écurie, je ferai graver sur (je ne sais pas le nom de la pièce et je ne veux commettre d'hérésie devant un aviateur) les vers de Mallarmé que vous connaissez : "Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui / Magnifique, mais sans espoir qui le délivre" » (Kolb, XIII, 217-219), à rapprocher de « Non, je préfère garder la Rolls et même le yacht. Et comme je ne me servirai pas d'eux et qu'ils ont chance de rester toujours, l'un au port désarmé, l'autre à l'écurie, je ferai graver sur le... du yacht (mon Dieu, je n'ose pas mettre un nom de pièce inexact et commettre une hérésie qui vous choquerait) ces vers de Mallarmé que vous aimiez : "Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui / Magnifique mais qui sans espoir se délivre..." Vous vous rappelez, – c'est la poésie qui commence par : "Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui. Hélas, aujourd'hui n'est plus ni vierge, ni beau" » (RTP, IV, 39).

2. RTP, II, 224. Voir aussi la lettre du [31 juillet 1918] à la princesse Dimitri Soutzo : « voici votre lettre qui arrive. Joie de l'écriture (cet *autre* cher *visage* de vous [...]) » (Kolb, XVII, 334 ; je souligne).

de cet isolement, jusqu'au silence : « L'état de ma santé ne me permet pas malheureusement de vous dire longuement (il m'est même tout à fait défendu d'écrire) ¹ », affirme Proust en 1906, à quelques mois des premières esquisses de ce qui va devenir la *Recherche*. Écrire que l'on n'écrit pas, c'est se réserver pour d'autres travaux.

Car il y a concurrence. Proust s'émerveille de lettres qu'on lui envoie, pour lesquelles il n'a de cesse d'imaginer quelque recueil « tiré à bien des exemplaires ² », quelque « édition soignée ³ », et l'intérêt « durable ⁴ » du plus large public dès lors qu'elles lui seraient données à lire. Veut-il encourager les débuts d'un ami ? Veut-il le persuader de ses ressources inexploitées dans l'art d'écrire ? Ce qu'il en reçoit au courrier peut suffire. « On n'écrit pas certaines choses dans une lettre sans donner par là une première preuve qu'on est capable de plus hautes réalisations ⁵ », répond-il en 1919 à son admiratrice Violet Schiff, dont le mari est lui-même romancier en herbe, et abondant épistolier. Et de tâcher de convaincre Étienne de Beaumont, sur un seul mot de deux pages, du talent qu'il pourrait faire éclater à condition de « secouer ⁶ » sa lassitude, tout comme le charmant et léger Porel, fils de Réjane, que telle missive qu'il vient de lui adresser est « le plus beau fruit d'un travail littéraire ⁷ ». Mais l'entraînement ici exalté, l'oubli des rôles et des frontières, rencontrent une limite : confiant à Maurice Duplay, en 1905, le regret qu'il a d'être « plus écrivain de lettres » que son vieux camarade, et « hélas moins écrivain » ⁸, Proust ressent l'embarras de ses propres facilités – où perce la crainte,

1. *Kolb*, VI, 23, [janvier 1906 ?].

2. *Kolb*, II, 243 ; à Mlle Kiki Bartholoni.

3. *Kolb*, IV, 34 ; à la comtesse Mathieu de Noailles [9 juillet 1904].

4. *Kolb*, IV, 289 ; à Lucien Daudet.

5. *Kolb*, XVIII, 476.

6. *Kolb*, XVII, 187.

7. *Kolb*, XVIII, 426.

8. *Kolb*, V, 158.

devenue obsession chez un homme arrivé sans œuvre au milieu de sa vie, d'avoir sacrifié tout son talent au commerce privé, à la mondanité.

L'idée d'une rivalité économique l'emporte en effet sur celle d'une divergence de goût, ou d'aptitude. Il reste quelque chose d'un soupçon d'échec, et à tout le moins la reconnaissance d'un irréductible contraste lorsque, plus tard, Proust témoigne auprès de Schiff que d'aucuns, « dans l'histoire littéraire [...], se sont plus exprimés par la correspondance avec un certain être, que par la fiction ou la critique¹ ». Aussi Proust s'interroge-t-il jusqu'à sa mort sur l'opportunité de réserver, pour le consacrer à la correspondance, si peu du temps ou de la force physique nécessaires au seul chantier qui vaille. « Georges je suis si épuisé d'avoir commencé *Sainte-Beuve*, marque-t-il à son ami Lauris au début de l'été 1909, que je ne sais ce que je vous écris² » – épuisement dont il détaille le concret tableau, à quelques mois de là, à l'attention de Max Daireaux : « le roman auquel je me suis enfin mis me fatigue à ce point le poignet que je n'écris plus de lettres...³ ». Ces derniers mots, dans leur provocante contradiction, signalent une rupture. Dès le jardin, au collège, en vacances, à l'âge des fantaisies lycéennes, dans le monde, au milieu des *Plaisirs et les Jours*, à l'époque du *Santeuil* et de Ruskin, avant comme après la mort de ses parents, pendant la genèse du *Contre Sainte-Beuve* puis de la *Recherche*, avant la Guerre, pendant la Guerre, après la Guerre, jusque quelques jours avant sa mort en 1922, sans jamais ou presque la moindre trêve, Marcel Proust écrit à ses proches, à sa famille, à ses amis, à ses éditeurs, aux quelques défenseurs de ses livres, à leurs quelques ennemis et à tant d'indifférents, à toute une foule d'experts et d'expertes de choses d'art et d'amour, de coquetterie et de finance. Mais l'enfant, le jeune homme, le reclus enfin ne sont pas, souligne-t-il,

1. Kolb, XIX, 602.

2. Kolb, IX, 116.

3. Kolb, IX, 235.

l'écrivain, le romancier ou l'essayiste qu'ailleurs, dans le silence conquis sur le siècle et ses devoirs, il est appelé à devenir.

Tant de correspondances

La multiplication sans précédent des éditions de lettres, suivant le progrès général de la librairie au XIX^e siècle, n'y est sans doute pas étrangère¹ : Proust se prépare et prépare son œuvre à subir l'enquête qui ne manquera d'être un jour conduite, à partir de tout ce qu'on trouvera écrit de sa main, parmi les liasses de papiers qu'il aura laissés, jusque et y compris ses échanges de caractère intime. De fait, la découverte récente de fonds de correspondances des XVII^e et XVIII^e siècles, la révision des séries les plus célèbres grâce au retour méthodique aux manuscrits – suivant l'exemple des travaux de Régnier sur Mme de Sévigné – contribuent alors à asseoir la légitimité de ce que les maîtres de la critique, Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly ou les Goncourt ont naguère reconnu et imposé comme un genre. Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, ce qu'on va bientôt appeler la « littérature épistolaire² » s'est en outre enrichi de contributions de plus en plus contemporaines, jusqu'à frôler l'actualité. Un ensemble de lettres de Paul-Louis Courier a été livré à la curiosité publique vingt-sept années seulement après la mort de l'écrivain, délai raccourci à treize ans pour Stendhal, six pour Balzac, quatre pour Lamennais.

Le vertige d'une histoire qui rattrape l'époque se creuse encore sous le regard nouveau porté à la matière, ces traces des temps et de la vie privée autrefois négligées, désormais interrogées au titre de la

1. Cf. José-Luis Diaz, « Le XIX^e siècle devant les correspondances », in *Romantisme, revue du dix-neuvième siècle*, n° 90, « J'ai toujours aimé les correspondances », SEDES, 1995, p. 7-26.

2. La formule sert de titre au volume sous lequel a été rassemblé en 1892 l'essentiel des pages critiques consacrées par Barbey d'Aurevilly à des éditions de correspondances.

chronique et de la littérature, où c'est bientôt l'individu qui est saisi. La vivacité, le naturel prisés dans la littérature épistolaire, s'ils se rattachent au goût d'un esprit vif et léger considéré comme caractéristique de l'Ancien Régime – âge d'or des correspondances –, à partir de l'époque romantique sont appréciés en ce qu'ils permettent d'accéder au moi profond de l'écrivain. Aussi les correspondances constituent-elles un terrain d'application privilégié pour la *méthode* de Sainte-Beuve, d'explication de l'œuvre par l'homme, entre toutes exécrée par Proust.

Celui-ci, s'il ne dissimule pas sa curiosité devant la face quotidienne, ainsi révélée, de quelques-uns de ses auteurs de prédilection – Stendhal, Michelet, Ruskin – et de beaucoup d'autres – Victor Hugo, Marceline Desbordes-Valmore, Fromentin –, jusqu'à quelques hommes illustres, étrangers à la littérature – ainsi Félix Mendelssohn¹ –, sent la déception le gagner, voire le dégoût. Affirmant que Mérimée, dont il a lu les lettres à Gobineau, « remonte dans [s]on estime² », ou que celles de lady de Grey la lui font admirer « prodigieusement³ », Proust se montre moins indulgent dès que la critique entreprend d'élever les correspondances d'écrivains à la hauteur de leur œuvre principale. C'est ce qui se produit notamment avec les lettres entre Emerson et Carlyle, signalées comme un monument « plus grand qu'eux-mêmes » dans la *Nouvelle Revue Française* d'avril 1913, et que Proust juge, pour ce qui concerne celles d'Emerson, écrites « avec ennui », sans « rien de lui-même »⁴ – où il faut entendre : sans rien de ce qui fait le poète. Plus net encore est le jugement appliqué à la correspondance de Flaubert, dont l'éditeur Conard a achevé en 1910 une première édition

1. Kolb, VIII, 326 (Stendhal) ; Kolb, X, 207 (Michelet) ; Kolb, XIII, 66 (Ruskin) ; Kolb, VI, 353 (Hugo) ; Kolb, V, 138 (Marceline Desbordes-Valmore) ; Kolb, VIII, 181 (Fromentin) ; Kolb, XVI, 57 (Mendelssohn).

2. Kolb, V, 143.

3. Kolb, VII, 267.

4. Kolb, XII, 157, 158.

complète en cinq séries et qui alimente débats et admirations dans l'immédiat après-guerre : « Ce qui étonne seulement chez un tel maître, note Proust au sujet de l'auteur de *Madame Bovary*, c'est la médiocrité de sa correspondance », où l'on peinerait à « reconnaître, avec M. Thibaudet, les "idées d'un cerveau de premier ordre" »¹. Quant à ce qui regarde enfin les lettres de Mme de Sévigné, dont le culte réunit tout ensemble la mère de Marcel Proust, la mère et la grand-mère du Narrateur – sans parler des personnages de la *Recherche*, Mme de Villeparisis ou Legrandin, qui s'interrogent sur la personnalité de la marquise, et des références à son style que Proust multiplie dans de brefs pastiches² –, il est de fait qu'elles demeurent impénétrables à l'écrivain comme à son héros. Car la complicité de l'épistolière avec sa fille, Mme de Grignan, qui fixe la trame et l'horizon de leurs échanges, en réduit la portée en tant que trésor d'observation et monument littéraire. Un trait le signale, le goût qu'a Proust de citer à de si nombreuses reprises et jusque dans son livre, pour y reconnaître à son égard comme à celui du Narrateur le jugement de leurs mères, l'inhabituelle mention que Mme de Sévigné fait de son fils dans une lettre de mai 1680, où éclate plus qu'une défiance irritée, une distante haine muée en mépris : « Il trouve le moyen de perdre sans jouer, de gâcher sans sortir et de se ruiner sans paraître³. » Entre souvenirs

1. « À propos du style de Flaubert », *Écrits sur l'art*, 321. Voir aussi : « Vraiment ce serait navrant pour Flaubert d'avoir tant travaillé à ses livres et qu'ils ne fussent pas supérieurs à ses lettres » (*Kolb*, XIX, 61).

Sur la réception critique de la correspondance d'Emerson avec Carlyle, voir aussi *Kolb*, XII, 159, note 9 appelée p. 157 ; sur la défense de la correspondance de Flaubert par le critique Paul Souday, voir *Kolb*, XIX, 594.

2. Par exemple *Kolb*, V, 246 ; *Kolb*, VI, 180.

3. *Kolb*, XV, 316. Pour une citation ou une mention proches, voir *Kolb*, XI, 32, 58, 77, et *Kolb*, XX, 396 (où la citation apparaît précédée des mots : « Ma pauvre Maman m'appliquait toujours le mot de Mme de Sévigné sur son fils : [...] »). Voir aussi : « Je me mis à lire la lettre de maman. [...] elle se disait fâchée de mes grandes dépenses : "À quoi peut passer tout ton argent ? Je suis

d'enfance, tirades domestiques et définitif mystère d'une fusion entre femmes, nous sommes ici loin de l'art, dans le domaine de l'émotivité familiale.

Potins

Que Proust désirât, quant il aurait pu l'obtenir, la destruction des lettres qu'il avait écrites, on hésiterait pourtant à l'affirmer. Bien avant la *Recherche*, dans un passage du manuscrit de *Jean Santeuil*, il déplorait déjà que la fausseté de la vie la plus sincère pût faire que « telle lettre ou telle parole de compliment d'un France ou d'un Daudet, compliment qui porte la marque de leur suprême intelligence, f[i]t l'effet de la photographie d'un souverain avec sa signature et ses armes chez son usurier¹ ». Mais le dépit de demeurer, devant les traces laissées par les maîtres, au seuil de ce qui fait leur grandeur, ne suffisait à renverser l'implicite résolution de les suivre, de se risquer à laisser derrière lui les mêmes traces et de s'exposer comme eux à être mal compris : « nous nous excusons en lisant des lettres même de Flaubert qui (celles à George Sand ou sur Renan) ne sont évidemment pas plus sincères et qui nous font trembler en pensant à ce que croiront de nos idées littéraires ceux qui plus tard retrouveront certains articles ou, si notre correspondance était publiée, liraient certaines lettres² ». Il est constant que Proust,

déjà assez tourmentée de ce que, comme Charles de Sévigné, tu ne saches pas ce que tu veuilles et que tu sois 'deux ou trois hommes à la fois', mais tâche au moins de ne pas être comme lui pour la dépense et que je ne puisse pas dire de toi : 'Il a trouvé le moyen de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer et de payer sans s'acquitter'" » (*RTP*, III, 647), ou encore « Tâche, continua maman, de ne pas devenir comme Charles de Sévigné, dont sa mère disait : "Sa main est un creuset où l'argent se fond" » (*RTP*, III, 406).

1. *Jean Santeuil*, 488.

2. *Ibid.*

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHPNFG1251.N001

Dépôt légal : octobre 2007
Extrait de la publication